N° 31 FEVRIER-MAI 1951

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

Le Siège social est ouvert pour les réunions mensuelles, le 1er samedi de chaque mois à 20 h. 30. Présence assurée d'un membre du comité.

SIÈGE SOCIAL:
6, rue de Louvois, Paris-2e

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Adresser les offres d'emplois à Mlle Delas, 57, bd Sébastopol, qui reçoit le samedi de 9 à 12 heures ou sur rendez-vous. Téléphone : Central 88-25.

PENTECÔTE 1951

Plus tôt que d'ordinaire, cette année, le jour tant attendu des Cempuisiens est arrivé. C'est la Pentecôte. Par un beau soleil qui ne devait plus réapparaitre pendant nos deux jours, nous voici franchissant la grille de nos souvenirs et, comme chaque année, nos petits camarades nous attendent dans la cour; après les effusions d'usage, nous traversons le parc, bien changé pour beaucoup d'entre nous, mais dont les travaux, reconnus nécessaires au bien-être des enfants, atténuent un peu notre déception... plus de pente où nous faisions nos glissades, adieu le creux des arbres qui donnait asile à nos cages à mouches.

Nous voici au réfectoire où, après un copieux repas préparé par le jeune et sympathique cuisinier de l'Institution et servi avec dévouement par le personnel, M. le Directeur, ainsi que notre Président Marande, nous gratifient de leurs conseils habituels, ce dernier en ces termes :

Monsieur le Directeur,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers amis,

Pentecôte. Ce mot, je ne dirai pas magique, signifie pour nous : Fête de l'Institution. Fête des élèves, mais aussi Fête des anciens, qui respectent ainsi une vieille tradition de leurs ainés et ont à cœur de venir, en cette maison, en ce jour, y faire leur pèlerinage annuel; dans cette maison qui les a vus grandir; dans cette maison qui leur a appris les qualités qui nous animent tous : la solidarité et la fraternité; dans cette maison qui fut le témoin de leurs efforts au travail; de leurs jeux aussi et — il faut bien le reconnaitre — de leurs farces de jeunesse. Et nous n'avons pas besoin d'explications complémentaires lorsque, entre nous, la question est posée : « Est-ce qu'on te verra à la Pentecôte ? » Cela veut dire : « Viendras-tu à Cempuis ? » et participer, naturellement, à cette ambiance si pure et assister à cette fête donnée par les élèves sous l'œil attentif de leurs professeurs.

Mais, malgré l'appoint des sortants de ces dernières années, nous sommes moins nombreux aujourd'hui. Cela ne veut pas dire que notre Association est en décroissance, car ceux qui nous fréquentent assidûment ont pu se rendre compte, ces derniers mois, que les faits sont là pour nous prouver le contraire; mais j'ai l'impression que les temps sont durs, très durs même, pour certains de nos sociétaires :

1° Ceux qui ont passé un certain âge et, parmi ceux-ci, ceux qui travaillent irrégulièrement et qui ne font, maintenant, que très rarement le déplacement de Cempuis;

2° Parmi la jeune génération, ceux que le travail n'a pas encore favorisés et dont les moyens sont très limités et qui, par conséquent, ne peuvent se permettre cette dépense extra-budgétaire qu'est la promenade de Cempuis et ses à-côtés.

Tous ces absents, en ce jour de Pentecôte, ont certainement une pensée pour Cempuis et aussi vers leurs camarades privilégiés venus passer leurs jours de fêtes dans ce petit coin picard.

Aussi, dès que nous avons franchi la porte de la cour d'honneur — et c'est l'esprit de tous les Cempuisiens — nous nous figurons être chez nous et cela, ma foi, est très compréhensible, en réfléchissant au nombre d'années passées par chacun de nous à l'intérieur de cet établissement et aux visites annuelles faites, par les uns et les autres, depuis notre sortie. Cependant, mes chers amis, suivant le principe du droit de respect de toutes choses, j'estime ne pas avoir à m'étendre trop longuement sur un sujet que chacun comprendra, même les plus turbulents d'entre nous, et qu'une sage mesure doit diriger nos ébats. Que des écarts de conduite ou de langage ne pourraient avoir qu'un effet très

cps n°31 5°série
page 2

déplorable sur l'esprit des élèves, qui sont toujours portés à imiter, même à « singer » leurs aînés.

Enfin, je souhaite que ces deux jours de fêtes se passent dans la joie, dans la gaîté et dans la bonne camaraderie.

Il me reste un devoir à remplir et, en votre nom, mes chers amis, je me crois autorisé de remercier sincèrement M. le Directeur et tout le personnel, du plus humble au plus élevé, pour la façon cordiale — je dirai même amicale — avec laquelle nous sommes reçus dans cet établissement.

Merci, Monsieur le Directeur, de cet accueil si chaleureux, et merci également à Mme Contini d'être, pendant ces deux jours, présente au milieu de nous. Nous savons, Madame, que vous vous intéressez toujours à ce petit monde que sont les enfants de Cempuis et que, près de vous, ils y trouvent également une caresse, comme en ont trouvé beaucoup de leurs camarades alors que vous étiez en activité.

En levant mon verre, je forme donc des vœux pour la bonne marche de l'Institution, pour la santé des enfants et pour la prospérité de notre Association.

La salle des Fêtes, trop petite pour contenir tous ceux désireux d'assister au spectacle, quelques anciens en profitent pour jouer au basket dans le parc, mais déjà une jeune « speakerine » a annoncé l'ouverture du programme par l'« Intermezzo » de Mascagni. Quelle révélation nous apporte la jeune fanfare dirigée par M. Aubertin, digne successeur de M. Roger. Plus d'un parmi nous connait la petite émotion ressentie au fond de la gorge.

Tout le programme qui va suivre : les chœurs, la farandole des lutins, jusqu'au théâtre des marionnettes remportèrent un vif succès; le débrouillard Basile de la chanson fit la joie des petits et des grands. Cet agréable après-midi se termine par le superbe chœur des « Pifferari », de Léo Delibes, cher souvenir de notre enfance et par une « Marche héroïque » — dont l'auteur est M. Aubertin — exécutée par la fanfare.

Au cours du repas du soir, notre amie Henriette Tacnet fit un appel pour la chorale, incitant tous les Cempuisiens à s'y inscrire. Ceux présents ce jour-là nous donnèrent, malgré l'absence de l'animateur R. Chaussard, un aperçu de ce que pourrait être une belle chorale cempuisienne, avec un peu d'assiduité et de persévérance.

Puis, nous nous séparons, les uns allant vers le sommeil réparateur et les autres prenant le chemin du village où quelques musiciens animent le traditionnel bal de Pentecôte. La joie et le rire ne font pas défaut.

Angèle SENTUC-HELLUY.

MAGIQUE ENTR'ACTE

C'était à l'O.P., le dimanche de la Pentecôte. La première partie du traditionnel concert venait de s'achever. Nous avions entendu beaucoup de musique par la chorale et la fanfare des élèves. Cette musique nous avait été d'autant plus chère qu'elle nous était familière, la plupart des chœurs et des morceaux nous étaient connus; ils figuraient déjà à notre répertoire quand nous étions élèves de M. Roger. Aussi, le concert avait ressuscité, au plus profond de nous-mêmes, une foule de souvenirs agréables car c'étaient ceux de notre adolescence.

De même que le spectacle d'athlètes ou de sportifs sur un stade donne envie de courir ou de pratiquer le sport en question, de même d'avoir applaudi nos jeunes camarades nous avait incités à vouloir souffler, à notre tour, dans nos anciens instruments. Quand la foule eut quitté la salle des fêtes et se fut déversée dans le parc, comme poussés irrésistiblement vers les trompettes, bugles, altos, trombones et basses abandonnés, Mireille Grisoni, Solange Briat, Odette Créteau, Wolf, Dibusz et moi, nous nous dirigeâmes, sans nous être concertés et un peu hésitants, vers les cuivres fascinants. D'auditeurs enthousiastes, nous étions passés exécutants. Dure épreuve quand on n'est plus dans le bain depuis de longues années !

Notre vacarme, dans ce préau sonore, ne pouvait passer inaperçu. Nous eûmes, nous aussi, notre public, un public restreint, sans doute, mais indulgent. Mme Contini et M. le directeur, M. Aubertin, le nouveau professeur de musique à Cempuis, assistaient, bienveillants et amusés, à ce supplément inattendu au programme. Nos cadets aussi étaient là. Il fallait donc se surpasser pour leur montrer ce qu'on était encore capable de faire. Mais, comme nous étions des « anciens », ils ne demandaient qu'à nous admirer.

Nous recherchions, dans notre mémoire, les airs qui avaient fait nos succès, autrefois. Dès que l'un de nous avait trouvé, il s'efforçait d'entraîner les autres et les autres s'efforçaient de le suivre de leur mieux. Ma foi, l'ensemble n'était pas trop cacophonique, je crois. Mais cela n'importait qu'à moitié.

Je dois le dire, au fond, notre plaisir était plus intime, plus égoïste. Le charme qu'avait opéré l'audition, l'exécution le continuait en le multipliant. Nous redevenions, miracle, des Cempuisiens et des Cempuisiennes de seize ans. Tout contribuait à cette métamorphose : le simple fait, déjà, de souffler à nouveau dans des cuivres; le cadre, dans cette salle témoin de nos répétitions passées; notre ardeur, notre désir de bien jouer (ne fallait-il pas, jadis, contenter notre exigeant chef d'orchestre ?); enfin et surtout, les airs de notre ancien répertoire (c'est une banalité de rappeler le pouvoir évocateur de la musique).

Nous y allions donc de tout notre cœur. Pour ma part, les lèvres m'en faisaient mal. Mais, divine récompense, j'avais rajeuni d'une quinzaine d'années. Quand je vous le disais que cet entr'acte avait été un enchantement !

Jean-Jacques BARBIER.

La journée du lundi fut, elle aussi, bien remplie.

Enfants, anciens, personnel, professeurs, directeur, réunis dans la cour d'honneur, à la mémoire des morts des deux guerres, déposèrent des fleurs devant les plaques réunissant dans notre souvenir ceux qui, dans ces murs, ont connu les mêmes joies, les mêmes peines, et qui ne sont plus ! Les élèves de la chorale chantèrent des hymnes. Ce fut une cérémonie poignante pour tous et bien des yeux s'embuèrent de larmes.

Et ce furent aussi mouvements d'ensemble, courses de relais, pyramides, matches de football entre l'équipe des anciens élèves et celle du personnel de l'Institution, entre l'équipe première du Collège technique de Beauvais et l'équipe première de l'O.P., match de basket entre l'équipe première de l'Institution et une équipe du lycée de jeunes filles de Beauvais.

De notre « envoyé spécial » Georges Voillot, vous trouverez ci-après un reportage du :

Match Personnel de l'I.D.G.P.-Anciens

Lundi, quelle déception, il pleut; triste début de journée sportive. Les joueurs, indécis, scrutent l'horizon avec inquiétude. Notre organisateur, Magnanou, défiant le temps brumeux, est déjà en tenue, donnant ainsi l'exemple, suivi aussitôt de son équipe, et ô miracle! le ciel a compris. Un rayon de soleil nous engage à quitter le terre-plein pour le terrain provisoire, situé dans l'herbage, face à la cour d'honneur (notre terrain de football est en réparation).

La foule des supporters est massée sur le stade. Tout le monde est prêt pour assister à la rencontre des representants du personnel de l'I.D.G.P., « les Pions », comme disent nos jeunes camarades en riant, contre les anciens, bien équipés par les soins de Magnanou de jolis maillots à carreaux noirs et blancs, « les Damiers ».

Et voilà un titre ronflant : les « Pions » contre les « Damiers ».

Le haut-parleur annonce les équipes :

Pions : Van Denberghe; Frey, Petit; Douchet, Devisme, Darras; Benichou, Boematou, Delong, Tarquis, Georges.

Damiers : Bouyssou; Tournier, Deplanques; Fels, Magnanou, Sonck; Domergue, Beau, Lelièvre, Reignier, Lefur.

C'est le coup d'envoi. Dès les premières minutes de jeu, les « Pions », cueillis à froid, encaissent le premier but, marqué par Domergue. Il faut dire que le terrain, herbeux et bosselé, déroute un peu les joueurs.

Remise en jeu et l'on repart. Après des échanges réciproques, le ballon semble se stabiliser dans le camp des « Pions », malgré la virtuosité du grand Frey, qui joue avec des chaussures basses (heureusement pour les « Damiers », car il a l'air dangereux). Son équipier, Petit, notre jardinier, éclaircit la situation en passant sèchement à son gardien de but... qui rate la balle, et c'est le deuxième but (merci, Petit).

« Pions » 0, « Damiers » 2.

Remise en jeu. Inutile de décrire les encouragements de la foule de part et d'autre. Les jeunes stimulent les « Pions » et les anciens les « Damiers » dans le jargon cempuisien :

— Vas-y, Lapin.

— Bravo, grand-père.

Et même :

— Regarde celui qui joue avec son genou.

— Essuie tes lunettes, Joseph, c'est « Ch'tio Pétrin » qui fait une tête.

Et, en effet, c'est Douchet, notre sympathique boulanger, qui descend, se débarrassant de ses adversaires à l'aide d'astucieux crocs-en-jambe, et passe à Tarquis qui botte et bat notre vénérable grand-père.

« Pions » 1, « Damiers » 2.

Avant la mi-temps, Lelièvre, qui trotte comme un lapin, aidé par Reignier et Lefur, mène l'action à fond malgré Frey et Petit, qui s'acharnent à le stopper. Rien à faire, il concrétise ses efforts par deux buts à quelques minutes d'intervalle, et c'est le repos.

« Pions » 1, « Damiers » 4.

A la reprise, on note une tentative de réaction de la part des « Pions » et Delong se fait remarquer par quelques belles actions. Les « Damiers » sont acculés dans leur but et concèdent coup sur coup deux corners à l'avantage des « Pions » sans que ceux-ci parviennent à marquer. Après un dégagement puissant de grand-père, Lelong, très dangereux, reprend la balle et descend, irrésistible, passe à Georges qui, d'un shoot puissant, bat notre vétéran, qui a pourtant fait un beau plongeon.

« Pions » 2, « Damiers » 4.

Le jeu s'équilibre, tantôt là, tantôt ailleurs, les joueurs, fatigués par le terrain mal nivelé et le manque d'entraînement, ralentissent un peu la cadence, puis repartent. Ce sont les buts damiers qui sont menacés. Un « Pion » botte : ça y est ! non, Magnanou était là, il sauve notre gardien qui était irrémédiablement battu et dégage, puis part à l'attaque, il reprend la balle, dribble un, deux, trois, quatre joueurs, arrive devant les buts et, d'un shoot imparable, marque le cinquième but.

« Pions » 2, « Damiers » 5.

Pendant une fin de match sans histoire, où les joueurs ont tous fait preuve de courage et de beaucoup de science, ce sont encore les « Damiers » qui marquent les deux derniers buts (Sonck et Deplanques). La fin est sifflée sur le score de 7-2 en faveur des anciens.

Il nous reste à adresser tous nos remerciements à M. le Directeur, aux organisateurs de ce match et à tous les joueurs pour la bonne matinée qu'ils nous ont fait passer et que nous souhaitons tous ardemment revivre à la Pentecôte prochaine.

Georges VOILLOT.

Et ces dernières paroles de notre grand reporter sont la conclusion de ces deux journées fertiles en émotions et en joies pour les petits et les grands.

NOTRE BAL 1951

Si vous le désirez, reportons-nous tous ensemble dans l'atmosphère vraiment cempuisienne de notre bal de nuit.

Dès nos premiers pas dans le hall, on aperçoit déjà des visages souriant à la joie et beaucoup se sont promis une heureuse soirée. Quelles belles toilettes il y a ! Des robes longues aux teintes claires et si fraîches.

Les anciens et les jeunes, tous s'embrassent ou se serrent la main, heureux de se revoir et de se retrouver une fois de plus dans un cercle tel que notre Amicale, où nous nous aimons tous comme frères et sœurs.

Chacun prend place, prêt à regarder et écouter le spectacle.

Comme tous les ans, quelques personnalités importantes assistèrent à notre soirée. Nous remarquions :

M. Degornet, Président du Conseil général de la Seine;

M. Torgue, Directeur adjoint de l'Enseignement;

M. Desmerger, M. Faivre, Mme Pabot, membres de la Commission administrative de l'Institution;

M. Contini, Directeur de l'Institution, et Mme Contini.

M. David, Inspecteur général, Directeur de l'Enseignement de la Seine, s'était fait excuser, ayant été retenu au dernier moment.

Tout à coup, de grands rires surpassant tous les autres sont aussitôt apaisés par l'arrivée du présentateur, souriant lui aussi et partageant notre gaieté; il nous annonce celui tant attendu après la lecture du programme, notre sympathique camarade Marcel Vigneron. Aussitôt, il nous adresse un large sourire, certains visages font de même, le murmure de la salle se calme, chacun tend l'oreille et est immédiatement conquis par sa voix aux notes si pures. Nous applaudissons tous bien fort après chacun des morceaux interprétés et attendons avec impatience le titre tant désiré; il nous annonce « La calomnie », la salle applaudit de plus belle, des applaudissements à tout rompre. Marcel nous a charmés et nous l'aurions bien encore écouté.

Le présentateur nous offre son aimable sourire pour nous annoncer de l'esprit et de l'humour avec le chansonnier Lucien Frégis, qui nous amusa beaucoup et fut récompensé par des bravos chaleureux.

Avec quelle grâce et quelle souplesse la charmante Claudette Delangle interpréta son numéro de danse acrobatique.

Sont annoncées maintenant nos deux camarades cempuisiennes, Mireille Grisoni et Solange Briat; elles nous adressent chacune un magnifique sourire. Nous sommes enchantés d'entendre leur duo de trompette et de bugle. Les battements de mains retentissent.

Nous voilà transportés dans la poésie avec Jacques Roussillon; il nous plut beaucoup et fut applaudi.

Voici notre bon groupe cempuisien, la chorale. Son dirigeant, René Chaussard, annonce les chœurs les uns après les autres. Tous ses interprètes sont émus, mais cette émotion s'envole bien vite lorsque l'on se sent devant des spectateurs cempuisiens. Que d'applaudissements ! La chorale espère encore faire mieux l'année prochaine et elle ouvre ses bras à tous les camarades qui désirent venir mêler leur voix à la sienne.

Le programme se poursuit avec Robert Rochut, flûtiste, qui nous montre son grand talent. Nous lui adressons également de grands bravos.

Nous passons ensuite à l'opérette; un gracieux sourire une belle voix de soprano, Janine Hervé nous a charmés, ses chansons furent applaudies.

Voici ceux que nous attendions : les fameux clowns « Les Soprano's »; l'un porte un habit brillant de paillettes, l'autre un bon gros nez rouge, quant au troisième, ses chaussures seraient encore trop grandes au géant « Atlas », qui chausse déjà du 63. Quel fou-rire ! la salle est déchaînée. Nous les applaudissons pour l'heureux moment passé en leur compagnie.

Le programme est déjà terminé. Que le temps passe ! Le bar est assiégé ! Que de bonnes bouches avides de gâteries !

Les fauteuils sont déplacés, la piste est libre et l'orchestre « Rorera » s'empare déjà de la scène. Le bal commence. Les musiciens attaquent un paso-doble, chaque danseur cherche une cavalière. Avec quel entrain les couples se forment, et la piste est bientôt remplie. La joie est maîtresse de tous les visages et, bien que certains et certaines ne dansent pas d'un pas assuré, tous sont heureux.

La vente des pochettes-surprises est commencée. Les uns gagnent, les autres perdent mais gardent toujours le sourire puisqu'ils trouvent dans leur enveloppe une petite phrase encourageante en remplacement d'un lot. Le gros lot (un vélo d'enfant de 2 à 3 ans) fait un tour de piste avec sa joyeuse gagnante.

Les heures passent, la moitié de la nuit est déjà écoulée; la danse est brusquement interrompue pour un tout petit moment. Nous entendons : « On demande Georges Tolle au micro ». Sans se faire prier et souriant à tous, il monte sur scène et nous joue quelques airs à l'harmonica. Bravo, Georges, et réserve-nous la primeur de tes nouveaux morceaux pour l'année prochaine.

La valse entraîne les couples à nouveau: les danseurs sont moins nombreux, beaucoup se faufilent au bar. Que de bonnes choses à choisir ! D'autres, moins gourmands, forment des groupes, les conversations sont engagées. Que de choses les Cempuisiens ont à se dire ! Beaucoup n'ont pas revu leurs camarades depuis de longs mois et ils se rattrapent de cette séparation.

Les heures ont passé avec une rapidité étonnante. 6 heures ! voilà que notre belle nuit

va être terminée, les visages sont plus ou moins tristes. Bien qu'ayant bénéficié d'une heure supplémentaire sur notre fête de l'année précédente, nous aurions voulu que cette nuit se prolongeât encore.

Tous se disent au revoir, s'embrassent; c'est un au revoir qui vient du fond du cœur et tous s'efforcent de sourire malgré cette séparation.

Ce dernier bal fut réussi, d'après les observations de chacun et de chacune; nous souhaitons qu'il en soit ainsi et espérons que notre prochaine fête annuelle amènera les Cempuisiens et leurs amis beaucoup plus nombreux encore.

Andrée LE BLÉVEC.

RÉUNIONS du COMITÉ

13 février 1951

Membres présents : Marande, Richmann, Angelvin, Chaussard, Baudrelot, H. Tacnet, G. Géniole, P. Vidal, A. Leblévec, Vigneron.

Excusés : Young, Libdri, Chabrier, Paris.

La séance est ouverte à 19 h. 30.

Le principal sujet de cette réunion est la mise au point du programme de la fête annuelle du 24 février.

Marcel Vigneron, s'étant chargé de nous trouver de bons numéros, à des prix raisonnables, nous rend compte du résultat de son travail.

Après échange d'idées et tenant compte des goûts de notre public, neuf numéros sont arrêtés, dont quatre gratuits, deux à des prix de faveur et trois au prix normal. Plateau et orchestre revenant à 32.000 fr., nous pouvons dire que cela est un minimum.

83 lots sont déjà assurés pour nos enveloppes-surprises et, de ce côté, nous sommes sans inquiétude.

Jean Richmann est chargé de taper à la machine 1.000 petites barres de papier qu'il faudra mettre dans les enveloppes qui seront vendues le jour du bal.

La salle des Sociétés Savantes ayant son bar, nous n'aurons juste qu'à encaisser les 10 % que le buvetier nous octroie pour notre Caisse de secours.

Au cours de cette réunion, décision est prise de donner quelques cartes gratuites à quelques camarades dans la gêne.

La mise au point de notre fête étant terminée à 21 h. 30, la séance est levée.

G. GÉNIOLE.

6 mars 1951

Membres présents : Marande, Paris, Delpeux, G. Géniole, Young, Angelvin, S. Heinrich, A. Le Blévec, Vigneron, H. Tacnet, Chaussard, P. Vidal, Barbier, Mlle Delas.

La réunion commence officieusement par un brouhaha. Chacun, en effet, rend compte au trésorier Delpeux des cartes vendues pour la fête du samedi 24 février.

Marande, ensuite, ouvre la séance. Il est 19 h. 20.

Germaine Géniole lit le compte rendu de la dernière réunion. Chacun écoute, attentif à cette récapitulation. Une phrase est modifiée et ce mémoire reçoit l'approbation de tous.

Mlle Delas, assistante sociale pour Cempuis, nous dit comment elle s'est occupée d'un de nos camarades gravement malade.

Marcel Paris présente ses objections quant au déroulement de la fête. Marande et d'autres donnent leur opinion. Dans l'ensemble, nous sommes contents.

Quand nous choisirons la salle pour notre prochaine fête, nous essaierons de retenir une salle qui nous garantisse la venue de danseurs. Beaucoup de Cempuisiens ne dansant pas, trop de jeunes filles font « banquette ». Apprenons donc tous à danser !...

Delpeux nous annonce que nous aurons un bénéfice assez important. C'est déjà un chant de victoire.

Durée des mandats aux nouveaux membres du Bureau. — Andrée Le Blévec est nommée pour trois ans, Solange Heinrich pour un an. Baudrelot, Richmann pour deux ans.

Examen du cas de sociétaires en retard sur le paiement de leurs cotisations. — Le Comité prend la décision de radier 45 sociétaires qui n'ont versé aucune cotisation depuis plus de trois ans. Ces camarades n'ont pas répondu également aux deux lettres successives à eux adressées par les soins du Comité. Ces radiations n'ont aucun caractère draconien et les radiés pourront rejoindre nos rangs en payant des cotisations « retour ».

Questions diverses. — Le département de la Seine nous attribue cette année une subvention de 100.000 fr. Saluons comme il convient ce geste, qui nous permet d'envisager pour l'année en cours un effort similaire à celui de l'année précédente auprès de nos camarades dans la gêne.

Jean Richmann propose de se pencher sur l'organisation de réunions mensuelles. Attendons ses suggestions concrètes et nous déciderons.

Notre déléguée aux secours confectionnera un colis pour un jeune camarade.

Bibliothèque. — Le Comité étudiera de près les moyens qui permettront de populariser le fait qu'il existe des livres intéressants mis au service des sociétaires.

Programme de printemps et d'été. — Le Comité semble mu par un ardent désir de bien faire. Les réunions suivantes confirmeront-elles cette volonté ? Pourquoi pas !...

Le principe d'une promenade à St-Rémy est envisagé. La date est admise comme devant être retenue avant la Pentecôte. Paulette Vidal verra les prix à la R.A.T.P.

La séance, très longue et très animée, est levée à 21 h. 25.

M. V.

11 avril 1951

Membres présents. — Marande, Henriette Tacnet, Paulette Vidal, J.-J. Barbier, Delpeux, Vigneron, Paris, Richmann, Sirot, Andrée Le Blévec.

Excusés. — Young, Germaine Géniole, Angelvin, Chaussard, Solange Heinrich.

Absent. — Baudrelot.

La séance est ouverte à 19 heures.

Voyage à Cempuis. — Nous désignons les membres pour la délégation qui ira à Cempuis pour l'anniversaire de Gabriel Prévost, fixé au 28 avril.

Promenade du 22 avril. — Contrairement aux prévisions, la promenade envisagée aux environs de cette date, à St-Rémy-les Chevreuse, ne peut avoir lieu, la personne qui devait nous accueillir pour la journée vend son commerce et ne sera donc plus en mesure de nous recevoir.

Pentecôte 1951. — L'Institution, où nous couchions les années précédentes, ne peut nous offrir ni dortoir, ni gymnase, et l'Hôtel d'Angleterre, à Grandvilliers, reconstruit cette année, n'est pas encore meublé pour nous offrir ses chambres. Les Cempuisiens seront contraints de chercher asile par des moyens divers afin de trouver un lit pour la nuit du dimanche au lundi.

Réunion trimestrielle. — La réunion générale trimestrielle est fixée au 5 mai 1951.

Compte rendu financier. — Delpeux nous donne lecture du compte rendu financier du 1[er] trimestre 1951.

Secours. — Nous votons à l'unanimité 7.000 francs de secours à trois de nos camarades dans le besoin.

La séance est levée à 21 h. 30.

A. Le Blévec.

Assemblée Générale
5 mai 1951

Les Cempuisiens étaient peu nombreux à cette réunion, qui a été très courte, mais tout de même importante, puisqu'elle comprenait le paiement des adhésions pour notre pèlerinage de Pentecôte à Cempuis.

Notre Président Marande remercie d'abord tous ceux qui ont bien voulu assurer leur présence à cette réunion et nous rappelle l'ordre du jour.

Le trésorier Delpeux nous donne lecture du compte rendu financier du premier trimestre 1951, que nous adoptons à l'unanimité.

Notre Président nous fait part de ce que beaucoup de sociétaires ne paient pas leur cotisation régulièrement et il nous demande de faire l'impossible pour essayer de régulariser cette situation.

Nous excusons vivement notre secrétaire Germaine Géniole, malade actuellement, et à qui nous souhaitons un prompt rétablissement, de ne pas avoir pu donner le compte rendu moral de ce premier trimestre.

Notre camarade Daragon propose de faire une promenade à Baillet, il nous avise qu'il y a tout pour passer une agréable journée entre Cempuisiens. Bois, piscine, salle de jeux, dancing seraient les divertissements de ce week-end. Nous allons nous renseigner à cet effet et espérons que bientôt nous nous retrouverons tous sur le chemin de Baillet.

Notre Président nous avise que M. le Directeur de l'Institution ne peut pas nous assurer le couchage pour la Pentecôte. Le fils de M. Roger, qui gère l'Hôtel d'Angleterre à Grandvilliers, reconstruit cette année, n'est pas en mesure de nous accueillir, les chambres n'étant pas encore meublées, mais il offre ces dernières nues, comme abri, à ceux qui auraient sac de couchage, matelas pneumatique ou couverture. Pour une nuit, nous sommes sûrs qu'il y aura des Cempuisiens qui feront le sacrifice de coucher sur la dure.

Henriette Tacnet fait part à ceux que cela intéresserait qu'il y a deux billets collectifs au cas où ils désireraient partir le samedi soir au lieu du dimanche matin.

Delpeux reçoit les dernières adhésions pour le voyage à Cempuis et, sur ce dernier point, la séance est levée à 22 heures.

A. Le Blévec.

GABRIEL PRÉVOST - CEMPUIS - LES ENFANTS

Se coucher tard, passe encore; mais se lever tôt !...

Le temps est frais ce matin. Je suis vite prêt et, dehors, chaudement couvert.

En route, je croise les énormes scarabées motorisés du service de nettoiement. Les gars travaillent ferme, et les poubelles, vidées dans la benne aspirante, reprennent violemment contact avec le trottoir. Paris fait sa toilette et roule déjà mille bruits mêlés. Je vais ainsi d'un pas décidé !

La gare du Nord fourmille déjà, malgré l'heure matinale.

« Un aller pour Grandvilliers, s'il vous plait, 3e classe. »

Sur le quai, les gens vont et viennent, s'affairent, attendent et patientent.

Notre trésorier est là parmi la foule.

— Bonjour, Robert.

— Bonjour.

La pendule marque 7 h. 20. Un train arrive, crissant et soufflant pour stationner devant nos yeux avec un soupir de soulagement. Un autre part et augmente sa vitesse aux mouvements coordonnés de ses bielles.

Quai n° 7. Direction Beauvais, Le Tréport.

Derrière les vitres des wagons, nous cherchons des visages amis.

— Hou Hou !

Henriette Tacnet nous interpelle de sa voix claire.

Embrassades sonores à la cempuisienne et nous montons occuper nos places gardées par Césaire Angelvin.

Nous avons beaucoup à nous dire, comme toujours, et les kilomètres filent vite, jalonnés par quelques gares que nous identifions entre deux phrases.

Méru, Beauvais, Marseille-en-Beauvaisis, Moulin-de-Pierre.

Au loin, dans les arbres, la cheminée de l'O.P. veille.

Quelques voyageurs descendent avec nous à Grandvilliers. Le ciel est maussade, gris et

lourd de pluie. Chez nous, l'humeur est joyeuse.

— Bonjour M. Girodon.

La camionnette est là pour nous transporter. Elle mange la route à 70 à l'heure. Nous arrivons sous l'averse, qui cingle et transperce.

La voiture de Young stoppe bientôt dans la cour d'honneur. En descendent : Paulette Vidal et sa fille, Mme Young, Louise Fouilleron, notre Président Marande et le conducteur. Il pleut si fort que M. le Directeur donne ses ordres pour que la cérémonie commémorative ait lieu au gymnase.

Tête baissée sous l'averse, nous nous dirigeons vers le « caveau ».

La « grande allée » est ruisselante.

Les enfants ont déjà offert leur petit bouquet de pervenches quand nous déposons une gerbe au nom des anciens élèves. Deux grandes filles fleurissent également le tombeau de Gabriel Prévost. Un instant recueillis, nous écoutons le vent se plaindre doucement dans les feuilles, et nous nous souvenons...

Gabriel Prévost, Paul Robin, Cempuis. Notre enfance.

Sages et silencieux, les gosses vont vers le gymnase, sous la conduite de leurs maitres. Notre délégation ferme la marche.

Les derniers sont entrés. Chacun prend place autour des agrès. Le silence qui préside cette minute laisse présager un évenement important. Tous les regards sont maintenant rivés au fond de la salle, qui brille d'un éclat particulier.

Pavillon haut, lèvres jointes sur les cuivres astiqués, buste droit et fier, l'œil attentif, vigilants et disciplinés, les jeunes instrumentistes gonflent la poitrine et retiennent leur souffle. M. Aubertin monte au pupitre et, d'un geste précis, libère enfin de toutes les bouches des musiciens l'andante funèbre qui s'épanouit en somptueux accords pour rendre un hommage fervent au fondateur de Cempuis et redonner à notre vieille maison son prestige d'antan.

Quand Marande s'avance pour parler, nous écoutons encore et goûtons le silence avec délectation.

Elèves, maitres, surveillants, professeurs, personnel, tous unis dans une même communion d'esprit, nous écoutons notre Président retracer la vie ardente et généreuse de Gabriel Prévost.

Que pensent les petits qui sont devant moi ?

Dans leur mise règne un négligé pittoresque.

Il y a des nez moucheux, des souliers sans lacets, des chaussettes tirées à mi-course, des tabliers fripés, des frimousses taquines et éveillées, des joues pleines et colorées : autant de signes qui sont pour nous le plus vivant des souvenirs.

N'étions-nous pas ainsi, il y a... !

M. le Directeur, s'adressant successivement aux petits et aux grands, dégage l'enseignement que prodigue la vie passionnée du fondateur de notre vieille maison.

Le gymnase est grand, solennel.

Chacun suspend son souffle pour écouter la fanfare interpréter l'« Ave Verum », de Mozart. M. Roger ne perd aucune note de ce plus pur chef-d'œuvre.

M. Aubertin dirige ensuite les chants qu'interprète avec brio la chorale des grands.

La cérémonie terminée, l'assistance gagne la sortie, sans bruit.

Le professeur de musique reçoit les félicitations et les compliments de tous. M. Roger donne son avis en fumant sa pipe, allumée depuis peu, et parle des plus doués.

— Très bien le solo de trompette.

Les visages sont détendus, rieurs. La joie est maitresse.

Le vent a effacé les plus gros nuages. Il ne pleut plus.

Cahin-caha, nous allons voir les enfants au réfectoire. La cuisine est soignée, saine, abondante.

Les membres de la délégation papotent.

— J'étais à cette table-là en arrivant à l'O.P.; ensuite à celle-là.

Les gosses mangent de bon appétit et les plus hardis nous interpellent. Pas un qui ne nous donne son cœur. Comme tant d'amour fait du bien !

Nous ne résistons plus à la faim qui nous talonne et laissons là nos jeunes affamés pour gagner la bibliothèque des maitres, où nous déjeunerons en compagnie de M. le Directeur et de Mme Contini.

Le cuisinier nous a fait bonne chère et le ton de la conversation monte vite, aimable et enjoué. Au dessert, chansons, rires et jeux emplissent la pièce d'un écho joyeux.

Déjà 18 heures ! Young et Madame, Louise Fouilleron, Paulette Vidal et sa fille, Marande et Delpeux doivent regagner Paris.

Leur voiture, lourdement chargée, toussotte, rechigne, fait quelques mètres, s'arrête, et s'éloigne en éclaboussant de chaque côté de la route.

Césaire, Hiette et moi finirons l'après-midi chez M. le Directeur, avant d'aller écouter la fanfare qui nous offre son répertoire :

Menuet du « Bourgeois Gentilhomme », fantaisie sur « Cavaleria Rusticana ».

Les sons sont pleins, francs. Les attaques nettes et bien mesurées. Le staccatto impératif. Les tenues bien coulées. Les gammes font leurs premiers pas. Certains passages ne manquent pas de grandeur et atteignent à la beauté.

Sachant le travail fourni par M. Roger pendant toute sa carrière pour faire la fanfare de jadis, nous imaginons aisément l'ampleur de la tâche de M. Aubertin. Déjà, les resultats sont probants et nous laissent admiratifs.

La nuit est noire quand nous nous séparons. Les gosses nous serrent la main avec ferveur ou nous embrassent affectueusement.

— Bonsoir ! Bonne nuit !

Le soleil baigne la pièce quand je me réveille le dimanche matin. Je n'ai pas entendu la cloche. La maison retentit des cris des en-

fants. L'O.P. bourdonne comme une ruche.

Dans la cour, Hiette et Césaire m'appellent. Peu de temps après, nous nous promenons dans le bois avec une joyeuse bande de gars et de filles.

Il est tard dans la matinée. Un vent frais agite les feuilles. Au ciel, les nuages courent, blanches boules floconneuses. Aurons-nous la pluie ? Autour de nous, les enfants s'agitent, pivotent, vont et virevoltent pour avoir la meilleure place. Ils parlent tous en même temps et leurs langues sont infatigables. Malgré ce tohu-bohu, nous savons bientôt tous leurs secrets.

N'en soufflons mot à personne !

La cloche balance son rythme malhabile et brisé pour appeler nos raconteurs endiablés au repas de midi. Profitant des derniers instants, les filles nous cueillent encore des fleurs que nous emporterons à Paris.

Nous mangerons chez Froux en compagnie de Mlle Vacher. Auparavant, nous rendons visite à la place verte. Avec quel plaisir nous foulons cette herbe rase et drue. Dans notre tête, les souvenirs tournent, tournent comme le pousse-pousse de la « Fête de Cempuis ».

Le soleil est toujours de la fête et nous marchons lentement, respirant à pleins poumons cet air si particulier de nos villages. L'atmosphère est imprégnée d'une odeur de foin.

En revenant vers l'O.P., après déjeuner, nous croisons les enfants en promenade. Sur le dos d'un surveillant, une petite fille pleure de douleur.

En route vers l'Institution, je la charge sur mes épaules et la conduit à l'infirmerie. Sa jambe est enflée et violacée autour du mal qui suppure.

Déchaussée et montant les marches, la petite fille nous remercie de la main. Ses yeux sont rongés par les pleurs.

La maison est calme, vide, sans les enfants. Le ciel roule à nouveau de gros nuages. Il faut songer au retour.

Les enfants rentrent de promenade lorsque nous quittons Cempuis sous l'averse.

Grandvilliers-Paris, *via* Beauvais.

Un peu fatigués par le grand air, nous ne sommes guère bavards. Le fracas assourdi du rythme impétueux de la marche du train qui roule et rebondit avec souplesse de rail en rail inspire confiance et résonne en nos têtes dolentes. Nous parlons à mi-voix, presque sans timbre. Le soir descend bientôt, absorbant la campagne. Au ciel luit une étoile.

Quelques kilomètres avant Paris, le train accélère. Les voyageurs s'apprêtent et réunissent leurs bagages.

Saint-Denis. La vitesse diminue, les voies se multiplient à l'infini, les signaux brillent, des convois passent en sens inverse, nous arrivons.

Un haut-parleur nous annonce avec une voix de chef de gare.

Descendus sur le quai, nous sommes happés par la foule qui monte vers la lumière.

Dans le hall, le plus grave problème se pose alors pour nous ! Comment allons-nous nous séparer ? Les Cempuisiens ne perdent jamais complètement l'habitude de vivre ensemble.

Pourtant, tout s'accomplit et je me retrouve seul dans ma chambre, ayant laissé Hiette et Césaire.

J'additionne lentement les gestes qui me conduisent vers mon lit, vers le sommeil.

Le regard perdu au plafond, je revis ces deux journées commémoratives, preparant ainsi les rêves qui me rediront tout à l'heure : « Gabriel Prévost... Cempuis... Les enfants ».

M. VIGNERON.

Et voici les paroles que Marande a prononcées pendant la cérémonie :

Monsieur le Directeur,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers enfants,

Depuis de nombreuses années, il est de coutume que l'Association des Anciens Elèves soit représentée à cette cérémonie anniversaire par une délégation du Comité, qui apporte, au nom de ses sociétaires, le témoignage de leur infinie reconnaissance à la mémoire de Gabriel Prévost.

Pourquoi cette assiduité ?

C'est que nous avons gardé, nous autres, anciens élèves, un souvenir tellement vivace du bienfaiteur de cet établissement, que nous voudrions en inculquer la foi à tous ceux qui nous ont succédé et à ceux qui sont présents actuellement.

Je pourrais me dispenser de vous développer les raisons de cette visite commémorative qui, souventes fois, furent données, si nous ne savions — les uns et les autres — combien il est salutaire, en vue de l'orientation des jeunes esprits, de profiter parfois de certaines circonstances pour reprendre les thèmes rebattus et redire des choses familières.

Aucun de nous, je suppose, n'ignore la vie, dans ses grandes lignes du moins, de l'homme de bien, du philanthrope qui, à l'ombre de ces grands sapins, dort ici son dernier sommeil.

Parti de ce simple village qui l'a vu naître il y a plus de 150 ans, avec, pour tout bagage, une légère instruction et un ardent désir de savoir, il se mêla rapidement dans la capitale au petit groupe d'idéologues et de propagandistes qui prit sa part dans les journées de 1830.

Après un séjour en Amérique, où il rétablit sa fortune un moment compromise, il revint plus que jamais fortifié dans ses idées d'altruisme et reprit sa place parmi les militants de cette génération qui vit se concrétiser quelques-uns de ses rêves dans la Révolution de 1848.

Disciple de Fourrier, admirateur de Saint-Simon, lecteur attentif d'Auguste Comte, tous ses actes, dans l'avenir, s'inspirent des doctrines de ces penseurs profonds. Et cela n'est pas sans paraître quelque peu étrange aux gens de son village que de voir, un jour, revenir cet homme, riche, hanté du constant sou-

ci de rendre aux pauvres l'existence un peu moins amère.

Têtu comme un Picard, convaincu que sa tâche sociale serait inachevée s'il se bornait à jouir de son superflu en égoïste, il résolut, au lieu de s'en tenir aux déclarations, aux protestations verbales sur l'amour du prochain — assurément faciles et combien vaines ! —, de n'écouter que la voix de son cœur qui, au spectacle de toutes les misères imméritées, lui dicta, au lendemain de la guerre de 1870, ce testament qui fut le plus beau geste et le plus salutaire exemple de générosité qui puisse honorer un citoyen.

A ce nom vénéré, à ce nom de Gabriel Prévost que vous prononcez tous ici, il faut y adjoindre celui de Ferdinand Buisson, qui fut, en 1879, le principal collaborateur de Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, pour l'établissement des lois sur la laïcité, la gratuité et l'obligation de l'enseignement : Ferdinand Buisson fut exécuteur testamentaire de Gabriel Prévost et tout laisse à penser qu'étant confident de ses pensées, de ses rêves, il sut donner à l'Orphelinat la forme désirée par son bienfaiteur.

Son rôle fut des plus importants dans la fondation de cet établissement. L'on peut dire qu'il s'y intéressa jusqu'au bout de ses forces, jusqu'à sa mort, survenue en février 1932.

Un autre grand nom est resté attaché à cet établissement. C'est celui de cet ouvrier de la première heure que Ferdinand Buisson avait fait venir en 1880. Paul Robin, premier directeur, y resta pendant quatorze ans et s'efforça, pendant cette période, avec des moyens bien modestes, mais aussi avec une large liberté, de créer un Cempuis à son idée, où il laissa, malgré tout, son empreinte.

Vous tous qui m'écoutez, je puis constater et vous dire qu'ils sont plutôt rares, même à notre époque où les mots de fraternité, d'assistance, sont pourtant sur tous les murs et courent également sur toutes les lèvres, les gens qui consacrent toute leur fortune à atténuer, à réparer les injustices et les cruautés du sort.

Quoi qu'il en soit, et j'insiste auprès de vous, chers petits camarades, c'est par la volonté de Gabriel Prévost qu'un toit se trouvait assuré désormais à de nombreux enfants déshérités de Paris et du département de la Seine.

Accordez de temps à autre, à ce philanthrope, une pensée de reconnaissance pour avoir mis votre jeunesse à l'abri des privations et des rigueurs du lendemain. N'oubliez pas que cette maison vous fait la vie la plus douce que vous ayez jamais pu espérer et que tout le personnel qui vous entoure s'emploie, avec une conscience méritoire, non seulement à assurer le présent, mais à vous préparer très sérieusement l'avenir.

A nous, qui avons été bénéficiaires de ses bienfaits, il doit nous montrer nos devoirs : devoir de solidarité, devoir de charité, devoir de bonté, devoir de vaillance et de courage.

Pour finir, je vous conseillerai donc de suivre, comme exemple, cette vie simple de Gabriel Prévost et, suivant vos moyens, être à même d'aider ceux qui souffrent et ceux qui se trouvent être dans la misère.

M. MARANDE.

O. P.

Après l'installation, accompagnée de larmes, vint l'accoutumance.

Avez-vous senti tout le sérieux avec lequel les enfants repliés en Dordogne s'adaptèrent à leur nouvelle vie. Ils font des projets, se rappellent le passé, discutent sur le prix du bétail... pendant la « Veillée périgourdine ».

Aujourd'hui, ils nous conduisent à l'école où ils se rendent par un long chemin — les jours où les travaux saisonniers le leur permettent.

Et les blés sont battus, le cochon, gras à souhait, est découpé. — Qui de nous, à ce moment-là n'aurait désiré participer à ces agapes ?... — La culture et la cueillette des champignons, la plantation du tabac les intéressent.

Enfin, toute la vie de la campagne, dans laquelle ils sont entrés de plain-pied, se déroule sous nos yeux.

En Dordogne, départ pour l'école. — *J'habitais à La Mazetie, à 5 kms de l'école des Eyzies. La rentrée de la classe étant à 9 heures, je me levais à 7 heures et je partais à 8 heures. Mon manger, que j'emportais pour déjeuner le midi, se trouvait dans un cabas. En m'en allant, je passais chercher ma camarade Irma. Ne sachant pas encore la route, je trouvais que le chemin à parcourir était bien long.*

Voici mon lever, mon déjeuner et mon départ :

Ma mère nourricière, à 7 heures, venait me réveiller. Elle me disait : « Janine, lève-toi vite, il est 7 heures ». Souvent, ayant envie de dormir, je faisais la sourde. Et, me secouant, elle criait : « Janine, si tu ne te dépêches pas, tu seras en retard ». Je me levais vite, allais chercher de l'eau pour faire ma toilette, m'habillais et me peignais à la hâte.

J'allais vite déjeuner. Parfois, le café n'étant pas fait, je rangeais mes livres dans mon sac...

Mon pain grillé, le lait chaud et le café prêt, je déjeunais vivement et regardais toujours le réveil et je me disais : « Je serai en retard, il est déjà 8 heures moins le quart »... Je finissais vite.

Ma mère nourricière me préparait le déjeuner de midi : parfois des œufs durs avec une tranche de jambon, une tartine de grillons ou bien des pains dorés. J'entourais cela dans une serviette de table. Je prenais des noix que je gardais pour mon dessert et je partais.

En m'en allant, je passais chercher Irma. Elle déjeunait, je l'attendais dans le « cantou ».

Nous ne marchions pas vite sur la mauvaise route. Il nous arrivait de tomber dans la côte, ce qui ne nous avançait pas. Nous voici sur la route goudronnée. Que c'est agréable de marcher ! Brr ! qu'il fait froid à Font-de-Gaume ! J. K.

Le feu à l'école des Eyzies. — *Nous étions en train de chanter dans la classe, sous la direction de notre institutrice.*

Tout à coup, nous aperçûmes, par la fenêtre, une épaisse fumée qui venait de derrière la classe.

Mme Blanc entra dans la classe, tout affolée, en disant : « Il y a le feu dans la cave qui se trouve au-dessous des classes ». Nous sortîmes précipitamment, en nous bousculant.

Déjà, plusieurs personnes couraient chez les voisins chercher des seaux et des brocs. Pendant que nous emplissions les seaux d'eau, le mari de notre institutrice se banda le nez de son mouchoir et entra dans la classe pleine de fumée. Une hache à la main, il fit un trou dans le plancher de la salle de M. Volle. De nombreuses personnes firent passer plusieurs seaux d'eau qu'il versa dans le trou du plancher.

Enfin, nous réussîmes à éteindre le feu. Nous vîmes un mégot de cigarette qui était tombé dans la cave pleine de foin. Le foin avait pris feu et c'est cela qui aurait pu causer l'incendie de l'école. Le feu a cessé vers 6 heures. G. H. et J. G.

Le battage des blés en Dordogne. — *Ce matin, vers 7 heures, nous entendons la sirène de la batteuse qui appelle les hommes. Nous mettons la batteuse en marche ainsi que le monte-paille. Des hommes se placent où tombe la paille pour faire prendre une forme au « paillé ».*

A mesure que le « paillé » s'élève, les hommes placent la paille sur les côtés et au milieu. Nous entendons les hommes parlant le patois en se passant les bottes de blé.

Vers 9 heures, ils prennent le petit déjeuner. Quand cela est fait, ils recommencent à battre le blé. Quand il n'y a plus rien à battre, on emmène la batteuse chez les voisins, tirée par nos bœufs.

Nous attachons la paille avec du fil de fer flexible. Nous assemblons la paille à l'aide d'un râteau en bois. Avec une pelle nous ramassons les grains tombés sous la batteuse.

Quelques jours plus tard, nous plaçons le ventilateur au vent.

Je tourne une manivelle pendant qu'un homme vide le sac.

A la fin, cela devient une petite fête. Au dîner, les hommes se placent à table pendant que je tire le vin. Le fermier leur porte la soupe et nous posons les bouteilles sur la table pour qu'ils fassent « chabrol ». Après quoi, viennent les volailles et le gigot. Le repas dure environ une à deux heures.

Ils boivent, chantent, discutent, font du bruit à ne plus s'entendre. Le fermier leur distribue de l'eau-de-vie.

Après, ils s'en vont tout joyeux de leur journée et disent « Bonchaire ». R. et de E.

Note des auteurs. — *« Paillé » : En Dordogne on ne met pas la paille en bottes ni en balles. On en fait un tas en désordre, auquel on fait prendre ensuite une forme. On la conserve tout l'hiver ainsi dehors, sans la couvrir.*

La mort « dé douil petits catouts » (de deux petits chats). — *Notre chatte vient d'avoir ses petits. Elle en a trois. Ils sont tous bien mignons. Et pourtant, il faut bien se décider à en tuer deux, car il y en aurait trop dans la maison.*

Quelques jours plus tard, je profitai de l'absence de la mère pour prendre un sac et y mettre les deux chats qui étaient condamnés. Vous savez, j'ai bien eu un peu de peine et même eux aussi. Ils se mettent à miauler quand ils voient que je les enlève.

J'arrive à la Vézère et, les empoignant un par un, je les jette au milieu de l'eau.

Je les entends encore miauler et, tout en les écoutant, je pense : « Elle va faire beau, la mère, quand elle va voir qu'il lui manque deux petits chats ! »

Je m'en retourne le cœur gros. Je pense que cela vous ferait le même effet, à vous, d'être obligés de tuer ces pauvres petites bêtes inoffensives. M. V.

Préparation du cochon en Dordogne. — *Le cochon tué, on le suspend la tête en bas, dans la cave. On lui coupe la tête et on fait couler tout le reste de son sang. On enlève les boyaux, qu'on lavera, pour en faire le boudin, les saucisses, les andouillettes. On met le cœur de côté ainsi que le foie. On prend de la viande près des intestins pour faire des grillades que l'on mange le midi même que l'on a tué le cochon. Je vous certifie que cela est bon.*

On coupe les jambonneaux, on les tape pour les aplatir, on les sale, on les poivre, on les met dans une caisse bien fermée pendant 40 jours. Quand il ne reste presque plus rien, on porte le cochon sur une table et on prépare les morceaux de confit, les couennes, la graisse, les « anchauts ».

On fait le confit en coupant d'assez gros morceaux de viande que l'on fait cuire dans la graisse presque une journée.

Pour les couennes, on prend un couteau assez pointu ainsi qu'un gros morceau de cochon. On enlève toute la graisse, il reste alors la peau, c'est ce qu'on appelle la couenne. En l'enroulant, on y met du sel ou on l'attache avec une ficelle. On la met dans un pot recouvert de graisse et on s'en sert pour assaisonner la soupe et les légumes.

Cette graisse que l'on a retirée des couennes servira pour recouvrir les pots et pour faire la cuisine. On fait fondre toute la graisse pendant un jour ou deux, ensuite on la met dans des pots et il reste au fond du chaudron des petits morceaux de viande qu'on appelle grillons.

Pour les anchauts, on prend la viande des côtes, on fait des trous dans cette viande et on y met de l'ail et des épices, on enroule et on attache avec une ficelle et on les fait cuire dans la graisse. Une fois cuits, on les met dans des pots recouverts de graisse.

Tout le cochon est bon, mais sa préparation demande de la patience et du goût. En Dordogne, il faut une semaine pour mettre tout le cochon en pots. D. G.

Une bonne journée. — *A l'occasion des 46 ans de ma mère nourricière, je me disais : « Si je lui faisais une petite surprise ? » Je pensais alors au géranium tout fleuri que j'avais dans ma chambre. Vite j'y allai et commençai à me mettre à l'ouvrage sans faire de bruit. Dans le tiroir de ma commode, il y avait justement un abat-jour en étoffe, garni de perles blanches et brillantes, qui ne servait à rien. Je me mis à en garnir le tour du pot de fleurs, de façon à le bien décorer. Ensuite, j'enroulai le pot même d'un papier bien propre et je déposai le tout sur une belle assiette décorée de dessins.*

Je n'oubliai pas non plus d'y ajouter une tablette de chocolat que j'avais réservée ainsi que quelques bonbons et petits gâteaux.

Le soir, à la fin du souper, je me levai de table avant mes parents nourriciers, qui se demandaient où je m'en allais si joyeuse.

Quand je revins de ma chambre, portant mon pot de fleurs, que j'avais recouvert par prudence d'une serviette de table blanche, un grand silence régnait et ma mère me demanda ce que cela était.

Alors, je répondis en découvrant le pot de fleurs devant elle : « Pour tes 46 ans, je t'offre de tout mon cœur cette surprise et te souhaite un heureux anniversaire ».

Cela dit, je me jetai dans ses bras et l'embrassai tant que je le pouvais.

En cet instant de joie, je ressentais le bonheur d'avoir une mère.

Et c'est ainsi que se termina cette joyeuse journée d'anniversaire. R. S.

Une visite dans les carrières de Miremont. — *Par un bel après-midi d'été, j'avais une envie folle de visiter les carrières.*

Je demande à M. Garrigue s'il veut bien m'y emmener. Il accepte.

Avant d'y entrer, M. Garrigue prend une lampe à carbure, car il fait sombre, et nous commençons à faire notre petite promenade.

Que c'est agréable de se promener dans ces carrières, il fait frais et on est libre. Tout est silencieux, à part quelques coups de marteau qui retentissent au fond...

Tout en continuant notre petite tournée, M. Garrigue me montre la vaste superficie où poussent les champignons. Que c'est joli à voir toutes ces petites têtes blanches se montrant parmi le fumier marron foncé et ces belles rangées de champignons bien alignées. Tout autour du carré de champignons, il y a des pierres de taille de couleur crème.

Maintenant, passons dans les carrières où des hommes sont occupés à casser des blocs de pierre. Ils ont un mètre et mesurent la pierre avec laquelle on bâtira des bâtiments.

C'est une grande carrière éclairée par des lampes à carbure. On voit comme des zigzags aux murs. Il n'y a pas qu'une carrière, il y en a plusieurs, mais je n'en parle pas car on y mettait les voitures.

Après avoir tout visité, M. Garrigue et moi nous retraversons les belles carrières que j'ai tant admirées et nous retournons à la maison.

J'étais contente d'avoir passé un si bel après-midi. D. G.

Recherche des champignons. — *Nous partons, le panier à la main, de bonne heure le matin, à la recherche « del gouderelle », sur les rochers couverts de taillis et d'herbes hautes et dans les bois. Plusieurs personnes essaient d'arriver avant les autres pour avoir les meilleures places.*

Voilà comment nous procédons : nous mettons une couche de fougères au fond du panier; munis d'une espèce de fourche en bois, nous fouillons les feuilles, nous écartons les fougères et parfois, sans que nous nous y attendions, nous apercevons une espèce de pointe jaune, dorée ou noire. Nous crions très fort : « J'en ai trouvé un ! », sans que nous sachions si c'en est vraiment un. Nous avançons petit à petit en prenant mille précautions pour ne pas marcher sur les champignons.

De temps à autre, nous rencontrons des personnes, nous faisons une petite causette et nous recommençons à fouiller. Quelquefois nous trouvons de larges étendues de girolles ou d'oronges. Nous les ramassons car c'est aussi bien bon. Il arrive quelquefois que nous restons un quart d'heure à ne pas trouver un champignon. Nous vous assurons qu'il faut beaucoup de patience et de bons yeux. Vers midi, nous rentrons à la maison. M. V. et Ch. Ch.

Le tabac. — *Au mois de mai, on bêche le « plantier » de tabac, on y met une bonne couche de fumier. On émiette la terre finement et on y sème le tabac. Pour l'arroser, il faut y verser vingt-quatre arrosoirs d'eau. Quand il est assez grand, on le plante dans une plus grande terre.*

Plantation du tabac : Le printemps venu, on laboure la terre, on la roule pour qu'elle soit bien plate. Ensuite on se met à planter le tabac. Pour le repiquer, on fait un petit trou dans la terre avec un bâton et on y met le pied de tabac. On le recouvre et on l'arrose une heure après. La plantation terminée, on le laisse pousser pendant une semaine. Après, on le sarcle, d'abord avec la sarcleuse, tirée par mon âne, et, deux jours plus tard, à la main, pour bien retirer l'herbe qui reste. Pendant deux ou trois fois on agit ainsi, ensuite on le butte avec « lo chorcluzo ».

Cela fait, on n'y touche plus jusqu'à ce qu'on retire les vieilles feuilles du bas du pied, qu'on enlève deux fois.

Récolte du tabac : On coupe les pieds de tabac avec une paire de gros ciseaux. Ensuite on les transporte dans le hangar et on en

fait des tas par terre. On prend une longue ficelle au plafond, on les attache puis on va pendre la ficelle au plafond du hangar. Quand les pieds de tabac sont bien tous suspendus, on fait du feu dessous pour qu'ils sèchent mieux. Pendant deux mois on le surveille bien et, quand il est bien sec, on fait le triage des feuilles.

L'effeuillage : On décroche le tabac et on le porte à la cave sur des planches. Le soir, après le souper, on va à la cave et on tire les feuilles une par une.

On met les feuilles de terre à part, les feuilles du haut aussi et, pour toutes les sortes de feuilles, on agit ainsi. Il faut passer des jours et des jours pour trier tout cela, car, quand on plante le tabac, il y a plusieurs milliers de pieds « dé toba ».

Le manoquage : On fait toujours ce travail à la cave, car on n'embarrasse personne. On fait les manoques par tas de 50 feuilles. Il faut qu'elles soient bien appariées pour que l'employé de la régie ne crie pas sur nous. Chaque année on est obligé d'en faire un tel nombre pour le dépôt de tabac.

Le manoquage fini, il faut faire l'emballage.

L'emballage : On nettoie les hangars et on y installe l'emballeuse, qui est formée de huit parties de bois, quatre barres de fer et deux chaînes. On met tout ça en place et on y pose les manoques par 50. Ainsi il faut en faire des centaines de 50 manoques.

Les manoques terminées, on déplace l'emballeuse et on va la mettre dans un coin du hangar. Ensuite on conduit les balles au Bugue et l'on touche une grosse somme d'argent.

Quand on revient, la soupe est prête et on fait une belle fête. Tout cela c'est du travail à faire toutes les années.

Voilà l'histoire du tabac. S. D.

Où irons-nous la prochaine fois que nous nous rencontrerons. Nos petits amis nous conduiront-ils visiter les célèbres grottes des Eyzies aux inscriptions préhistoriques ? ou bien nous mèneront-ils dans quelque gouffre très profond et — avant leur passage — inexploré ?

« Mais ceci est une autre histoire », comme aurait dit Rudyard Kipling...

H. TACNET.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Mariages

Le 26 avril a eu lieu le mariage d'Eliane Castex et de M. Rouillat.

Le 16 juin, celui de Raymond Schempf et de Mlle Fernande Carrier.

Vœux de bonheur aux jeunes couples.

⁂

Le 23 juin eut lieu le mariage de Solange Heinrich-Briat et de Paul Jacquelin, fils de notre grande amie Mme Jacquelin, ancienne élève, ancien professeur à l'I.D.G.P.

Nos vœux les plus sincères à ce couple plus que cempuisien.

Nécrologie

Nous avons la douleur de vous annoncer la perte cruelle que viennent de subir Marcelle et Roger Chabrier en la personne de leur petite Marie-France.

Quelques Cempuisiens assistèrent à l'inhumation et apportèrent, en notre nom à tous, quelques fleurs.

Marcelle et Roger nous adressent leurs remerciements en ces termes :

« A nos chers camarades et amis, anciens élèves de Cempuis, nos remerciements émus et toute notre affection pour leur geste touchant, témoignage de leur compréhension et de leur amitié dans cette épreuve si cruelle qui nous prive de ce que nous avions de plus cher au monde. »

Nouveaux sociétaires

Albert Mauguin, 93, rue Pelleport, Paris (20e).

Mme Albert Marchand (Marie-Louise Robin), 250, rue des Combattants, à Bassenge, province de Limbourg (Belgique).

Henri Vallet, 3, rue de l'Agent-Bailly, Paris (9e).

Rolland Robert, 149, avenue de Verdun, à Suresnes (Seine).

Boîte aux lettres

Marie-Louise Robin, devenue Mme Albert Marchand, habitant depuis de longues années en Belgique, nous a demandé de la rappeler au souvenir des camarades avec qui elle était en classe — avec M. Cliquot, par exemple — et particulièrement de Geneviève Chiquet et Henriette Tacnet.

AVIS TRES IMPORTANT

D'ici très peu de temps, nos jeunes camarades de l'Institution âgés de 16 à 17 ans sortiront de cet établissement pour s'engager dans la vie parisienne et essayer — petit à petit — de s'y faire une situation convenable.

Comme tous les ans, nous désirons aider les familles de ces jeunes gens et de ces jeunes filles à leur procurer un emploi, soit de mécanicien, menuisier, employé de bureau ou cordonnier, pour les premiers nommés, et d'employée de bureau, couturière ou repasseuse pour les jeunes filles.

Mais nous attirons plus particulièrement votre attention sur deux cas : un jeune mécanicien et un jeune menuisier, dont les familles ne peuvent les recevoir et qu'il serait nécessaire de pouvoir placer, à Paris ou en province, logés et nourris et, si possible, dans le métier dont ils viennent de faire l'apprentissage.

Nous comptons très sérieusement sur ceux qui sont susceptibles de nous aider et leur demandons d'adresser les offres à Marande, 68, rue Championnet (18e), qui transmettra et fera le nécessaire.

Imp A. MONTOURCY, 4 bis, r Nobel (18e)

La Gérante : H. TACNET.